

sition des Beaux-Arts de Charleroi en 1911, réunies et publiées par Jules Destrée. 1 vol. de 444 p. avec illustrations hors texte. Prix, 3 fr. Pour les membres : 1 fr. 50.

2. Ernest Closson : *Chansons populaires franco-wallonnes*. Un vol. in-4^o, comprenant 86 morceaux, texte et musique avec accompagnement de piano. Prix 4 fr. Pour les membres : 2 fr. (Bruxelles, Schott frères, rue Saint-Jean).

3. Armand Rassenfosse : *Ouvrière wallonne*, estampe originale en couleurs. Tirage limité à 300 exemplaires. Prix 20 fr. Pour les membres : 10 fr.

ANNÉE 1913.

4. Walther Ravez : *Tournai évoqué par la chanson*. 1 vol. de 135 p. Prix : 2 fr. 50. Pour les membres de la Société : 1 fr. 25.

5. Louise Danse : *Vieille église wallonne*, eau-forte originale. Prix 20 fr. Pour les membres de la Société : 10 fr.

6. Destrée, Sand, Dupierreux : *Les Salons des Beaux-Arts à l'Exposition de Charleroi en 1911* (L'art ancien par Jules Destrée ; l'Art moderne, par Robert Sand ; les Grands jours des salons, par Richard Dupierreux). Un vol. in-4^o avec 100 illustrations. Prix 5 fr. Pour les membres de la Société : 2 fr. 50.

ANNÉE 1914.

7. F. Verhaegen : *Gilles de Binche*, eau-forte originale. Prix 20 fr. Pour les membres de la Société : 10 fr.

8. Richard Dupierreux : *Les sculpteurs wallons*. 1 vol. de 250 p. environ,

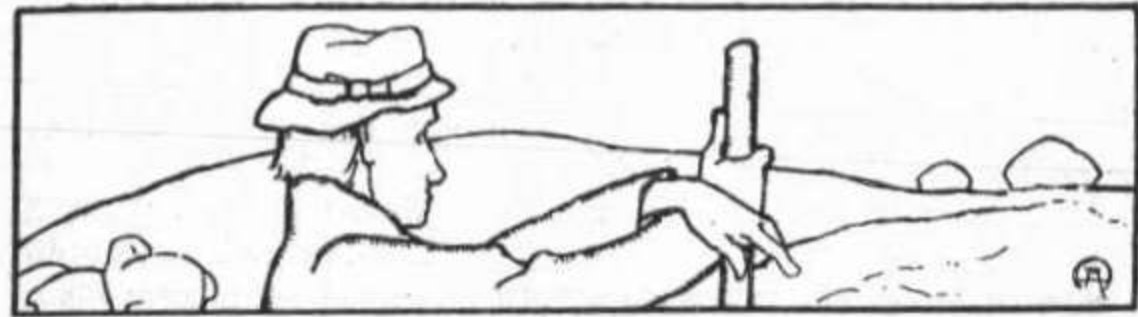
avec nombreuses illustrations. Prix : 3 fr. Pour les membres de la Société : 2 fr. — Va paraître.

Coopération. — Le Bureau permanent de la Société rappelle à tous les Membres que le Comité général attend d'eux autre chose qu'une contribution financière.

Ils peuvent nous aider : 1^o en recrutant à l'Association de nouveaux membres, ce dont certains s'acquittent avec un dévouement très fructueux ; 2^o en veillant à la constitution définitive d'un groupe local et en s'associant à ses travaux ; 3^o en usant de leur influence auprès des Autorités, pour obtenir à la Société la souscription des Communes wallonnes ; 4^o en examinant la possibilité d'organiser en leur ville, soit sous le patronage des *Amis de l'Art Wallon*, soit avec le concours d'une société locale, des conférences sur l'Art wallon ; 5^o enfin, en nous signalant succinctement et avec précision, pour notre *Bulletin*, tous les faits intéressant notre domaine.

Notre Association ne rendra vraiment les services qu'elle est appelée à rendre que si elle constitue un organisme vivant, objet constant de la sympathie attentive de chacun de ses membres.

Avis important. — Nous prions instamment les *Amis de l'Art Wallon* et en général les lecteurs de la Revue de tenir note que toutes les communications relatives à la Société doivent être adressées directement à son Président, M. Jules Destrée, à Marcinelle (Charleroi).



Le Banquet Albert MOCKEL

Le poète Albert Mockel, dont l'œuvre exprime si harmonieusement la grâce latine et nos sensibilités de Français du Nord, et qui est lui-même un des plus enthousiastes d'entre les nôtres, a été, le cinq Avril, à Liège, le héros d'une belle manifestation.

Depuis quelques années, nous attendions un prétexte pour fêter Albert Mockel et lui témoigner l'admiration qui va au patriote wallon et à l'écrivain ; et déjà les « Amis de l'Art Wallon » de Liège avaient voulu, dès leur première réunion, nommer Mockel membre d'honneur.

Quand le Gouvernement de la République Française donna récemment la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur à l'auteur des *Contes pour les enfants d'hier*, les sections liégeoises des « Amis de l'Art Wallon », des « Amitiés Françaises » et de la « Fédération des Artistes Wallons » eurent l'idée d'organiser ce banquet Mockel dont la réussite fut parfaite et qui restera, par les paroles qui y furent prononcées et par l'amitié que les convives y resserrèrent, une grande leçon de confiance et de noble joie.

Les organisateurs écrivirent à Emile Verhaeren et le poète de *La multiple splendeur* accepta tout de suite la présidence qui lui était offerte et qui devait donner à la fête une signification que les divers toasts ont, d'ailleurs, développée avec un lyrisme sincère.

Le Comité organisateur fit imprimer cette circulaire, dont le texte fut reproduit par la plupart de nos journaux :

Il y a peu de temps, le Gouvernement de la République Française nommait Albert Mockel chevalier de la Légion d'honneur. Les Sections liégeoises des « Amis de l'Art wallon », de la « Fédération des Artistes wallons » et l'association « Les Amitiés Françaises » ont saisi cette occasion pour rendre hommage à l'écrivain qui fut parmi les premiers à

défendre leurs idées les plus chères et au poète dont l'œuvre est toute de noblesse, d'élévation et de grâce.

Dans la revue *La Wallonie*, qu'Albert Mockel fonda en 1886, à Liège, et qu'il devait diriger plus tard avec Henri de Régnier, aujourd'hui de l'Académie Française, il avait commencé déjà cette campagne d'enthousiasme qu'il poursuit encore parmi nous, avec toute la foi et toute la volonté de ses débuts.

Nos comités veulent affirmer leur reconnaissance à ce Wallon dont la ferveur est d'un exemple si hautement salutaire. Un banquet par souscription aura lieu en l'honneur d'Albert Mockel, le dimanche 5 avril, dans les salons de l'Hôtel de l'Europe, rue Hamal.

Le poète Emile Verhaeren nous écrit qu'il sera, ce soir-là, « auprès d'un frère d'armes qui lutta, comme lui jadis, pour la gloire des lettres françaises en Belgique ».

Nous vous prions, Messieurs, d'être des nôtres et d'agréer l'expression de nos meilleurs sentiments.

Les Amis de l'Art wallon.
Le Fédération des Artistes wallons.
Les Amitiés françaises.

Les souscripteurs au banquet étaient :

MM. J. Bidez, professeur à l'Université de Gand, Ernest Bodson, Félix Bodson, Jean Bonhomme, Buisseret, l'architecte Charles Castermans, Achille Chainaye, le professeur Gustave Charlier, M. Oscar Colson, directeur de *Wallonia* et Madame, l'architecte Paul Comblen, M. et Mme Isi Collin, Mlle Laure Delchevalerie, M. et Mme Charles Delchevalerie, MM. Gustave d'Andrimont, Albert de Neuville, président de l'*Association pour l'encouragement des Beaux-Arts*, le peintre Alfred Defize, Edmond Destexhe, le



peintre Edmond Delsa, le professeur Arthur Daxhelet, Julien Delaite, président de la *Ligue Wallonne de Liège*, le peintre Edgard D'Hont, le peintre Auguste Donnay, Louis Dumont-Wilden, le docteur Dwelshauvers, Max Elskamp, Henri Faust, Julien Flament, Herman Frenay-Cid, Mlle Fivé, trésorière de l'*Union des Femmes de Wallonie*, MM. Froidcourt, Edmond Glesener, Olympe Gilbert, président de la Section liégeoise de la *Fédération des Artistes Wallons*, le peintre Marcel Goossens, C. Genval, Gérard Harry, Arsène Heuze, le docteur Honoré, le capitaine Honoré, Mme Horion-Delchef, secrétaire de l'*Union des Femmes de Wallonie*, MM. Désiré Horrent, l'architecte Paul Jaspar, vice-président des *Amis liégeois de l'Art Wallon*, Maurice Jaspar, professeur au Conservatoire Royal de Musique de Liège, Emile Jennissen, secrétaire des *Amitiés Françaises* de Liège, le docteur Jorissen, Maurice Kunel, Mlle Berthe Lejeune, le peintre Albert Lemaître, Carlo Liten, Paul Magnette, M. et Mme Camille Masius-Chaudoir, le peintre Ernest Marneffe, M. et Mme Georges Marlow, MM. Ernest Mawet, le commandant Mockel, Auguste Molitor, Henri Mug, Xavier Neujean, président de la Section Liégeoise des *Amis de l'Art Wallon*, le peintre Jacques Ochs, Paquot, Louis Piérard, Jean Plomdeur, le peintre-graveur Armand Rassenfosse, Jean Roger, président de la *Ligue nationale antiflamingante*, Mlle Madeleine Stévert, M. et Mme Remouchamps, MM. Oscar Thiry, Marcel Thiry, Mlle Rosa Thiry, MM. Georges Virrès, le professeur Maurice Wilmotte, président de l'*Association pour la Culture et l'Extension de la langue française*, le peintre José Wolf.

Le banquet eut lieu dans la salle vénitienne de l'Hôtel de l'Europe.

Soixante-dix convives étaient réunis autour de tables somptueusement dressées et élégamment fleuries.

L'illustre poète, Emile Verhaeren, présidait cette brillante réunion. A sa droite : MM. Albert Mockel, Charles Delchevalerie, A. Rassenfosse, Maurice Wilmotte, Auguste Donnay, Jennissen, secrétaire des « Amitiés françaises », Jean Roger, Mme Horion-Delchef, Oscar Colson ; à sa gauche : Mme Albert Mockel, Xavier Neujean, L. Dumont-Wilden, Olympe Gilbert, Edmond Glesener, Julien Delaite, E. Mawet, Georges Marlow, Isi Collin, Georges Virrès.

Dans la salle on remarquait la présence de Mmes Laure Delchevalerie, Charles Delchevalerie, Remouchamps, Isi Collin, Oscar Colson, Rosa Thiry, Berthe Lejeune, Georges Marlow.

Aux fleurs des tables, les *Femmes de Wallonie* » avaient mêlé des gaillardes qui ornèrent bientôt les boutonnières.

Le menu était illustré d'une pointe sèche d'Armand Rassenfosse, qui sera un souvenir précieux de cette fête.

Celle-ci fut dès le début très animée et toute emplie de cordialité.

Beaucoup de télégrammes et de lettres arrivèrent au cours du banquet : M. Remouchamps en donna la lecture. Ces hommages étaient adressés par les personnalités dont les noms suivent :

De Liège : MM. Jules Bérard, Gustave d'Andrimont, Debefve, Edmond Delsa, Emile Digneffe, Hector de Sélys, Mme Léonie de Waha, Mlle Marguerite de Laveleye, MM. Georges Faniel, Emile Jaspar, Marcel Loumaye, le sénateur Charles Magnette, M. Ernest Mahaim, Mme Mahaim, Mlle Suzanne Mahaim, MM. Fernand Mallieux, Mme Camille Masius-Chaudoir, MM. Paul Mélotte, Jean Plomdeur, Joseph Rulot, Mlle Madeleine Stévert, M. et Mme Stiels-Vaillant, Mme Paul Trasenster-de Laveleye, M. Léon Troclet, membre de la Chambre des Représentants.

De Paris : MM. Christian Beck, Henri-D. Davray, Paul Dermée, Henri de Régner, Robert de Souza, André Fontaines, A.-Ferdinand Hérold, Stuart Merrill, Mme Charles Neef, Albert Saint-Paul, Théo van Rysselbergh, Willy.

De Calais : M. Ernest Sougnez ; de Bar-le-Duc : M. Robert Mockel ; de Montfort-Lamaury : M. Gustave Kahn, Mme Rachel Gustave Kahn ; d'Arles : M. le prof. Auguste Lameere ; d'Ambleteuse, le Baron Charles van Beneden.

De Saint-Pétersbourg : M. Paul Fort, prince des poètes ;

De Tunis : M. Georges Ducrocq ; de Londres : M. Ernest Mahaim ; de La Haye, M. Léon Paschal ; de Landsen, par radio-télégramme : Mme Emma Lambotte, M. le Dr Albin Lambotte, à bord de l'*Imperator* ; de Maestricht : M. Auguste Henrotay.

De Bruxelles : Mme la baronne Louise Behr, MM. Achille Chainaye, Louis Delattre, Maurice des Ombiaux, prof. Alfred Duchesne, Mme Lina Dumont-Wilden, MM. Richard Dupierreux, Paul Dubois, Edouard Fonteyne, Georges Garnir, Léon Hennebicq, Hubert Krains, Grégoire Le Roy, Commandant et Mme Mockel, Mlle Anna Mockel, MM. Ivan Paul, Louis Piérard, Léopold Rosy, Auguste Rouvez, Hubert Stiernet, Auguste Vierset, Emile Royer, membre de la Chambre des Représentants.

D'Anvers : M. Max Elskamp ; de Gand : MM. le prof. E. Bidez, Fernand Séverin ; de Mons : MM. Alphonse Lambillotte, Oscar

Van Den Daele, Cantillon ; De Verviers : MM. Gustave Andelbrouck, Lobet ; de Charleroy : M. Jules Destrée, Mme Berthe René Dethier, M. Robert Sand ; de Seraing : MM. Dawanse, président de l'Amicale des l'Ecole Moyenne, Auguste Greiner.

Citons encore Mlle Anna Mockel, M. et Mme de Bavay-Behr, Baron et Baronne Behr, Capitaine et Mme de Bavay, Mlle Bidart, Mme Lepage, M. et Mme Picquet de Pouille, M. et Mme Georges Ouizille, Mme Rouville, MM. Emile Gérard-Gailly, Erasme Raway.

Le poète Henri de Régner, qui dirigea la revue *La Wallonie* avec Albert Mockel, avait écrit aux organisateurs :

« J'aurais été très heureux de pouvoir assister au banquet offert à notre ami Mockel, mais malheureusement le voyage de Liège ne me sera pas possible en ce moment et c'est de loin que je serai forcé de m'associer à l'hommage rendu au poète de *Chantefable* et à sa belle œuvre d'artiste et d'Homme. Ce sera pour moi un vrai regret que de ne pas être assis à vos côtés en ce soir de sympathie et de souvenir et de ne pouvoir lever mon verre en commémoration de l'œuvre accomplie et en mémoire du temps déjà lointain où la revue *Wallonie* réunissait nos deux noms dans une amitié qui ne s'est jamais démentie. »

Parmi tant d'hommages rendus au poète et au Wallon, nous détachons encore ces lignes de la lettre de Robert de Souza :

« Mockel est digne de toutes les récompenses, mais son mérite les dépassera toutes. Il n'est pas seulement le poète, il est le champion de la grande cause française. Nous ne saurions avoir trop de reconnaissance pour le courageux Wallon qui maintient l'agrandissement séculaire de la France par la langue et par l'esprit, nous ne saurions trop exalter la pureté de son œuvre. »

De M. Fernand Mailleux :

« Il m'eût été doux de saluer ce soir, au milieu des siens, ce fondateur de la *La Wallonie*, chef d'école dans un pays où chaque artiste vit et pense en frondeur des dieux. Au lieu de pierres, ils ne lanceront ce soir à notre grand ami que des fleurs : tant que la bruyère et le genêt flamberont sur nos collines, nous en conserverons pour le fier poète wallon. »

Enfin, MM. Louis Delattre, Hubert Krains, Hubert Stiernet, Auguste Vierset avaient adressé au poète ce télégramme wallon :

« *Vî fré Mockel nos n'sârîs nin aller magnî l'eûrêye avou vos ; c'est bin damadje, mais nos fiestans di tot nosse coûr li bon Wallon,*

« li maisse poète, li bon conteu, li valureux Lidjwès et l' camarâde »
 « di todis. Nos buvans chal essonle à vosse santé. » (1).

La lecture de tous ces témoignages d'amitié et d'admiration avait été souvent arrêtée par des applaudissements.

Ceux-ci se prolongèrent en une chaleureuse ovation quand Emile Verhaeren se leva pour porter le premier toast à Albert Mockel. La voix sonore et nette du grand Flamand, la sincérité de son accent, l'impression de force et de bonté que dégage cette physionomie si noblement personnelle, avaient ému tout de suite les convives. Ce qu'il dit devait les émouvoir davantage, car il exprima, dans une forme admirable, la foi que nous devons avoir dans notre sang et dans notre terre, en même temps que la grandeur de la culture française et que la beauté du parler français.

Discours de M. Emile Verhaeren.

Albert Mockel, mon ami, laisse-moi te dire immédiatement, ainsi qu'à ta dévouée compagne, combien il m'est précieux d'être auprès de vous deux, en cette heure encore plus cordiale que solennelle.

Il y a déjà vingt ans, lorsqu'on voulut bien se réunir autour de moi, à Bruxelles, tu vins d'ici, pour me dire « que fils d'une autre race tu comprenais et que tu aimais mon art ». Tu me le disais mieux que je ne te le répète en cet instant, puisque tu me le disais en belles strophes lyriques.

C'est à ce geste amical que répond aujourd'hui le mien.

Très cher Mockel, je suis quelqu'un de là-bas, qui tient à sa race comme tu tiens à la tienne, qui en connaît la vie à travers les siècles, qui en aime la force un peu lourde mais profonde, la mysticité si ardente qu'elle en est sensuelle, l'obstination tour à tour taciturne et violente ; je suis quelqu'un de là-bas, qui veut que sa race reste telle qu'elle fut, qu'elle ne perde aucune de ses ressources ni de ses richesses soit naturelles, soit acquises ; qu'elle demeure en un mot, autant qu'il se peut, complète et que par conséquent elle ne permette jamais qu'on la diminue d'une de ses deux cultures : la française.

Albert Mockel, mon ami, cette culture nous est également chère. Nous avons lutté, côte à côte, depuis longtemps, pour que l'art de nos deux contrées puisse, un jour, grâce à elle, faire partie de l'art universel. Tous les deux, nous avons puisé dans notre terre une sève que j'oserais appeler personnelle, afin d'en animer ou plutôt d'en nuancer les sentiments larges et les idées générales.

(1) « Vieux frère Mockel, nous ne pouvons pas aller manger le repas avec vous ; c'est bien dommage, mais nous fêtons de tout notre cœur le bon Wallon, le maître poète, le bon conteur, le valeureux Liégeois et le camarade de toujours. Nous buvons ici à votre santé ».

Toi, tu le fis avec une délicatesse et un goût qui me sont étrangers. Tes vers empruntèrent à ce pays de Liège, pays de musiciens et de virtuoses, on ne sait quelles sonorités délicates et quelles cadences fines. Ton rêve a rejoint celui des merveilleux conteurs et certes c'est par reconnaissance que tu célèbres les fées qui te furent si bienveillantes jadis autour de ton berceau.

Je laisse à d'autres, mon très cher Mockel, le soin et le bonheur de te célébrer de manière plus insistante et plus nette. Je n'ai voulu que te saluer le premier et ouvrir la carrière où vont se précipiter les chars illuminés par les cent couronnes, que tous, en ton honneur, nous y suspendons.

Cher Albert Mockel, noble ami et lumineux poète, vis largement et pour la joie de nous tous, cette belle heure de ta vie.

M. Charles Delchevalerie parla ensuite au nom du Comité organisateur de la manifestation :

Discours de M. Charles Delchevalerie.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Le premier Wallon qui se lève ce soir pour un toast à un devoir primordial à remplir — et certes, notre ami Mockel ne me contredira pas — c'est de saluer en Emile Verhaeren le prince des lettres qui a bien voulu s'asseoir à notre table et illustrer par son adhésion cette fête de la gratitude et de l'enthousiasme. Que le grand Flamand dont son génie a fait un grand Européen, et qui a si noblement honoré la langue française, que le dramaturge du *Cloître* et d'*Hélène de Sparte*, que le poète des *Heures claires*, des *Blés mouvants* et de la *Multiple splendeur*, que l'ancien collaborateur, aujourd'hui si justement glorieux, de la *Wallonie*, agrée ici notre cordial, notre affectueux et déférent hommage.

Aussi bien, cette soirée méritait sa présence, il l'a bien compris, par d'autres raisons encore que celles de l'amitié. Je ne sais s'il convient de lui offrir, au risque de le compromettre, une part de complicité dans l'acclamation que nous trouvons l'occasion de dédier à Mockel pour avoir joué un si beau rôle d'éveilleur dans la renaissance des énergies wallonnes ; mais nous savons qu'il est avec nous de tout cœur pour fêter le frère d'armes qui lutte, comme lui, de toute la sincérité d'un haut et pur talent, pour la gloire des lettres françaises en Belgique.

D'aucuns ont pu s'étonner de voir des artistes et des hommes de lettres, race généralement un peu sauvage, se réunir à propos d'une récompense officielle. La reconnaissance, avide de s'extérioriser, prend le prétexte qui s'offre, et nul ne niera que le moment est venu de dire notre remerciement à celui qui, en 1886, leva chez nous le drapeau du juvénile idéal wallon, et dont la longue action révélatrice apparaît aujourd'hui dans toute la beauté de sa ferveur salutaire. Or, Albert Mockel est consacré pour avoir, après César Franck, après Rops,

après Meunier, après tant d'autres, illustré le nom wallon à Paris. N'est-ce pas un motif de se réjouir ? Puisque décoration il y a, disons bien haut qu'il n'en est point qui fut mieux méritée et que, suivant un cliché qui a le mérite de l'exactitude, elle honore ceux qui la décernèrent autant que celui qui l'a reçue.

Certes, elle n'était pas nécessaire pour le sacrer écrivain français parmi les plus dignes. Ceux qui ont suivi la carrière d'Albert Mockel savent que dès ses primes débuts, il se signala par la claire sobriété, par la naturelle harmonie d'une des proses les plus nettes et les plus élégamment françaises dont le réconfortant prodige se soit manifesté chez nous. Il ne peut être question d'esquisser dans un toast une façon de monographie littéraire. Je dois me refuser, mon cher ami, le plaisir de parler longuement de votre œuvre de poète, de ces poèmes irisés et translucides de la *Chantefable* et de *Clartés*, où la cérébralité subtile et nuancée se pare des merveilles choisies d'un si pur lyrisme, et de ces beaux livres de critique où, tout en magnifiant l'inspiration d'un Henri de Regnier, d'un Francis Vielé Griffin, d'un Stéphane Mallarmé, d'un Emile Verhaeren, d'un Charles Van Lerberghe, vous avez si fièrement codifié les préceptes d'une esthétique volontaire et raffinée. Mais qu'il me soit permis au moins de saluer votre admirable recueil des *Contes pour les enfants d'hier* !

La belle épopée imaginaire ! Dès son apparition, on a reconnu un des grands livres de l'époque dans cette suite de récits ironiques et fabuleux où, s'il fallait se livrer au jeu des comparaisons, on pourrait dire que l'enchantement visionnaire d'un Andersen s'évoque au gré de l'art miraculeusement ordonné d'un disciple d'Anatole France, où vous avez su animer le rêve septentrional au rythme de la claire grâce latine ! Vous avez ajouté une fleur inestimable au bouquet des lettres françaises en créant cet univers légendaire, peuplé de héros mystérieux, d'ondines et de princesses d'illusion, dont les aventures sont autant de moralités sagaces et profondes. L'humour — un humour qui fait penser — s'y mêle à la plus noble poésie, et le prestige du songe jailli d'une source de lyrisme étincelant et vivace, n'est que le vêtement lumineux d'une philosophie singulièrement pénétrante, à la fois amère et fraternelle. Cette féerie, vous nous l'avez contée dans une prose merveilleusement sobre, fluide, fleurie et vivifiée d'archaïsme, et dont la perfection semble un jeu.

Ce livre qu'on ne peut pas ne pas aimer, nous l'aimons particulièrement, nous, parce que nous sentons dans l'artiste inspiré qui l'a écrit le Wallon essentiel que vous êtes. C'est en Wallon sensitif et raffiné que vous y donnez une voix nouvelle à l'âme des choses, que vous ressuscitez les mirages du merveilleux celtique, que vous tirez de la musique des mots et des images des ressources expressives inconnues. Il n'est pas enfin jusqu'au fantôme de la cité familière que vous ne suscitez quand, dans l'*Histoire du roi Gomaburge*, vous nous parlez des belles rives que l'on voit aux régions de Léodie la souriante.

C'est un Wallon exemplaire, en vérité, Mesdames et Messieurs, que l'adolescent épris de littérature qui osait, il y a un peu plus d'un quart de siècle, dans le désert d'inconscience intellectuelle qu'était

le Liège d'alors, fonder la revue *La Wallonie*. *La Wallonie*, titre prophétique, et que votre choix a rendu populaire, titre qui signifiait l'aube d'un réveil aujourd'hui resplendissant ! L'art des lettres eut à ce moment chez nous son âge héroïque, où, sous la conduite du chef enthousiaste et résolu, une jeunesse ardente et généreuse bataillait avec intransigeance. Albert Mockel en a fixé quelques traits charmants dans son espiègle fantaisie des *Fumistes wallons*, qui aujourd'hui a toute la valeur attachante d'un document d'histoire. De ce temps des belles luttes, un éloquent ami qui fut de la vaillante phalange, vous parlera tout à l'heure avec la chaleur du souvenir. Je ne veux, moi, que souligner la féconde intensité d'un mouvement dont Albert Mockel fut l'âme fervente et cordiale. Que de noms aujourd'hui notoires ou glorieux s'inscrivirent aux sommaires de la petite revue, au cours de ses sept années d'existence ! Faut-il citer Verlaine, Mallarmé, Pierre Quillard, Bernard Lazare, Lemonnier, de Régnier, Verhaeren, Pierre Louys, Gabriel Mourey et tant d'autres qui l'illustrèrent ? Retenons au moins, parmi les Wallons qui y firent leurs premières armes, Hector Chainaye, dont nous nous réjouissons de vous entendre évoquer demain l'œuvre et le caractère, Fernand Séverin, Hubert Krains, Garnir, Stiernet et aussi Jules Destrée, Maurice Wilmotte et Maurice des Ombiaux et vingt autres dont beaucoup se sont tus après avoir donné de si belles promesses. C'est le temps des débuts d'Aug. Donnay, de François Maréchal, d'Armand Rassenfosse, de Joseph Rulot, des Berchmans, d'Erasmus Raway. Et l'année où la *Wallonie* disparut, naissaient *Floréal* et *La Revue wallonne*, qui furent éphémères, et la toujours vivace *Wallonia* dont nous fêtons l'an dernier dans cette même salle le triomphant anniversaire. On honorait l'art pour l'art, mais le sentiment de la race s'était réveillé pour ne plus se rendormir.

L'élite de la jeunesse intellectuelle en était désormais pénétrée. Cette conscience plus profonde de la vertu des origines, vous avez puissamment, filialement contribué à l'exalter. Vous avez stimulé l'éclosion des œuvres où se marquait la sensibilité du terroir ; vous les avez défendues, avec quel vaillant et communicatif enthousiasme ! Dans cette *Wallonie* si bellement juvénile, hardie et désintéressée, vous étiez le fraternel compagnon qui guide et encourage et nombreux sont ceux parmi nos artistes, aujourd'hui devenus des maîtres, qui vous doivent d'avoir aux heures de doute connu le réconfort de vos conseils ! L'idéal de la race, vous l'avez servi de toutes les manières.

Loin de nous, vous demeuriez attentif aux moindres rumeurs qui vous arrivaient du pays, vous accouriez pour prendre votre part à tous les efforts, dans les revues, vous signaliez par de généreux commentaires les travaux les plus infimes de vos compatriotes. Fidèle à la fée wallonne qui vous inspira aux heures de l'adolescence, vous évoquiez à son appel la beauté de la Meuse diaprée où voguent les chalandes et, le jour où notre peuple au Bois dormant parut élucider enfin le sens de ses destinées, vous avez dans l'allégresse de votre cœur fidèle rythmé les strophes de ce *Chant de la Wallonie* où notre espoir ailé palpita d'un si émouvant essor. Ce jour là, parce qu'il avait la foi,

le poète aristocrate entendit en son cœur chanter la voix des ancêtres.

C'est pour tout cela, cher maître et ami, que nous vous acclamons ce soir avec tant de joie. Vous avez commencé d'édifier une œuvre dont les réalisations prestigieuses sont la promesse d'inédites merveilles. Vous avez magnifiquement honoré les lettres françaises en servant avec noblesse et ferveur l'idéal wallon. Aujourd'hui, sur notre sol, voyez comme a germé le bon grain des semailles anciennes ! C'est une floraison d'œuvres, de talents et d'espérances. Et vous avez le droit d'être fier, vous qui, dans les jours léthargiques, avez si souvent répété le geste de l'éveilleur !

A vous aussi, Madame, j'ai à exprimer le meilleur de notre gratitude. Un rôle ineffable et mystérieux est dévolu à la compagne d'un poète. Qui dira la part qui lui revient dans l'éclosion de ses rêves ! Ce rôle d'amie compréhensive et de confidente penchée sur un effort presque toujours inquiet et douloureux, vous l'avez rempli avec tout le tact et la tendresse de votre âme de Liégeoise, en même temps que vous vous dévouiez à un autre sacerdoce. Car je n'ai pas à révéler à tous ceux qui sont ici, et qui vous ont si souvent applaudie, la pure artiste que vous êtes, ni à leur rappeler avec quel goût délicat, avec quelle vaillance vous vous êtes faite la missionnaire de l'art français, dont votre sensibilité a mis en si juste relief tant de joyaux touchants et gracieux. Merci à vous d'être venue et d'avoir paré du charme et de la douceur de votre présence cette fête qui, pour tant de raisons, est aussi votre fête.

Et maintenant, mon cher Mockel, que l'on m'excuse si j'ajoute une phrase personnelle à ces mots qui ont essayé de traduire l'hommage de vos amis. Mais je me souviens... Vers 1889, dans votre cabinet de travail de la maison paternelle, dans cette chambre où votre rêve battait des ailes, entre les murs qu'ornaient des esquisses de Donnay, des panneaux tragiques de Henry de Groux, des lithographies d'Odilon Redon, vous m'avez, en des heures inoubliables, appris l'art d'écrire. Je suis de ceux — car il en est d'autres, n'est-ce pas, mon cher Isi Collin, qui ont contracté envers vous la même dette — je suis de ceux dont vous avez, prodigue de vous-même, corrigé les essais avec la sagacité la plus amicale, avec la sollicitude la plus infatigablement empressée, de ceux à qui vous avez montré la voie, à qui vous avez essayé d'éviter les erreurs... Qu'il me soit pardonné d'avoir parlé de moi, mais je ne me fusse pas excusé si, à la gerbe unanime qui vous est offerte en ce soir mémorable, j'avais négligé d'ajouter la simple fleur de l'amitié reconnaissante.

Votre nom, mon cher ami, réunit pour nous, en leur plus pure expression, le culte des lettres françaises et celui de l'idéal wallon. Et c'est en leur honneur que je lève ma coupe et que je vous salue bien affectueusement.

Puis ce fut le tour de M. Xavier Neujean qui parla au nom des « Amis de l'Art Wallon » et des anciens collaborateurs de la Wallonie ; il le fit dans une improvisation brillante que nous aurions

voulu noter tout entière, parce qu'elle était à la fois d'une forme parfaite et d'un sentiment qui impressionna vivement tous ceux qui l'entendirent.

Dans cette allocution charmante de tact et d'esprit, à la fois humoristique et attendrie, M. Xavier Neujean évoqua l'époque où fut fondée *La Wallonie* et il narra d'attachants souvenirs du temps où la jeune énergie d'Albert Mockel galvanisa les énergies de la jeunesse intellectuelle dans le culte salutaire des origines.

Au nom de la « Fédération des Artistes Wallons », M. Olympe Gilbert, prononça ce toast :

Discours de M. Olympe Gilbert.

Au nom de la section liégeoise de la Fédération des Artistes wallons, j'ai l'honneur et la joie, mon cher Mockel, de vous apporter un tribut de gratitude et un salut d'admiration.

Artiste, vous l'êtes souverainement : vos vers et votre prose, ciselés dans un métal rare, modelés dans le frémissement même de votre sensibilité et de votre âme musicienne, ont, en même temps que des cadences subtiles, des harmonies nombreuses. Vous pétrissez une précieuse argile, et vous savez donner à votre pensée des formes qui ne se contentent pas de la préciser, mais qui suggèrent tout un monde de sensations idéalisées. Vous possédez le don des évocations, des féeries, et, par quelques mots simples, heureusement assemblés — car vous êtes un magicien du verbe — vous faites miroiter dans notre esprit les images. L'art savant des rythmes n'a pour vous aucun secret, et vous avez, avec des candeurs émerveillées, le sens de la clarté et de la mesure. Mais vous savez aussi voiler votre pensée de symboles délicats et l'orner de fantaisies légendaires. Car si les nappées et les dryades vous ont fait des confidences, je ne jurerais pas que, parfois, la voix de Loreley ne vous ait pas enchanté.

Quand la Wallonie liégeoise après une période d'engourdissement commençait à se réveiller et à reprendre goût à l'art, vous fûtes celui qui, sûr de nos affinités profondes, alla chercher par la main les poètes de la Jeune France, rénovateurs des symboles. Vous conduisiez la ronde, le crâmignon de ces poètes, avec entrain et allégresse ; vous faisiez revivre des traditions qu'on aurait pu croire à jamais ensevelies ; vous nous replaciez dans notre milieu naturel, dans la civilisation latine.

De ce geste fécond les artistes vous sont infiniment reconnaissants. Votre militante et gaillarde revue *La Wallonie* a groupé des talents que la gloire a couronnés. Vous avez consolidé entre la France et la Wallonie des liens que rien ne pourra rompre.

D'autre part, quel bonheur on éprouve, mon cher Mockel, à vous voir, vous le poète distant, subtil, aristocrate, quitter votre tour d'ivoire pour vous mêler activement à nos luttes wallonnes ! Et avec quelle ardeur ! Quel enthousiasme ! Quelle foi !

Vous êtes de toutes les réunions où l'on défend la langue et la culture française ; vous prenez une part brillante et vibrante à toutes les discussions ; vous vous emballez, mon cher Mockel, et ce sont les seuls moments de votre vie où vous puissiez perdre la mesure. Mais c'est pour la Wallonie, et que ne ferait-on pas pour elle ?

Dois-je rappeler que vous excellez dans la critique d'art et que la très remarquable étude que vous avez consacrée au noble statuaire wallon Victor Rousseau, renferme des pages d'une réelle divination ?

Aux artistes wallons, peintres, sculpteurs, graveurs, vous montrez la bonne voie en leur vantant la beauté claire, les lignes pures, l'ordonnance harmonieuse du grand art français qui, avec Puvis de Chavannes et Rodin, remonte aux sources mêmes de l'esthétique grecque.

C'est pourquoi les artistes wallons vous acclament et me chargent de vous dire toute leur gratitude et toute leur admiration.

Enfin, M. Emile Jennissen prit la parole au nom des « Amitiés Françaises.

Discours de M. Emile Jennissen.

Les « Amitiés Françaises » ont une dette de gratitude vis à vis d'Albert Mockel. Il a été parmi les fondateurs de notre œuvre aujourd'hui en pleine prospérité ; il fut de ceux qui en favorisèrent les débuts, et l'on peut dire qu'elle est due en grande partie à l'idéalité particulière qu'il a réveillée en notre pays de Liège.

C'est le privilège de certains hommes de laisser après eux comme un parfum d'idées rares, comme une séduction de pensées précieuses, qui imprègnent l'atmosphère de leur temps. Albert Mockel est de ces inspireurs. Il a mis dans la défense et l'illustration du génie français de la Wallonie tant de jeunesse ardente, tant d'enthousiasme clair, qu'il a sinon donné des bases nouvelles à notre patriotisme, du moins définitivement établi et sous une forme combien élégante, la traditionnelle amitié française de la Wallonie. Quand la génération, à laquelle j'appartiens, est arrivée à la lumière, elle a senti flotter autour d'elle des aspirations qu'Albert Mockel avait précisées, elle a vu des hommes plus âgés — et non moins jeunes ! — affirmer des idées qu'il avait magnifiées : ainsi est née l'Association des « Amitiés françaises » pour réaliser la destinée séculaire de notre race, qui est de défendre, aux Marches du Nord, le goût, la grâce et la générosité de notre Mère, la France.

Mesdames et Messieurs, la Wallonie n'est pas obligée de se replier sur elle-même, elle ne doit pas se défendre de sympathies qui sont sa gloire. La Wallonie qui s'est arrachée, au cours de ces trente dernières années, à l'équivoque dangereuse d'une âme belge qui serait la fusion de tempéraments dissemblables — comme s'il ne suffisait pas à la Belgique d'être une patrie politique, honorable firme sociale et sincère ébauche des futurs États loyalement unis, dans le respect réciproque des nationalités associées — la Wallonie, qui, avec l'aide de ses penseurs, de ses artistes et de ses poètes, a reconstitué ses forces et tous les éléments

de son génie ; la Wallonie, dont l'image familière, héroïque et tendre à la fois, se dresse maintenant bien vivante devant nos yeux ; la Wallonie ne peut oublier et se souvient souvent qu'elle est une province morale du plus beau royaume qui soit sous le ciel. Les énergies sont agrandies par ce rappel d'une haute parenté, les personnalités se reconnaissent davantage et des espérances s'essorent comme, à l'aube, le vol des alouettes gauloises.

Doux stimulant de pensées et de désirs qui aide à bien vivre et qui ragailardit au long de la route journalière !

Mon cher maître, c'est vous qui avez avivé l'Amitié française en ce pays. C'est vous, qui, au lendemain du jubilé des cinquante ans d'indépendance, n'avez pas craint de proclamer les vérités latentes qu'on aurait pu oublier. C'est vous qui résolument avez tourné nos sensibilités vers leur foyer naturel. C'est vous qui avez rendu son droit de cité au plus noble des sentiments de la Wallonie.

Nous qui sommes venus, après votre appel, prendre rang dans l'armée de la fierté nationale, nous vous rendons grâce, nous acclamons la distinction qui vous a été si justement accordée et nous unissons dans un même élan d'amitié chaleureuse votre nom, celui de la Wallonie et celui de la France !

Tous ces toasts furent accueillis par des applaudissements. Albert Mockel y répondit par ces belles pages qui résument tout l'idéal wallon du poète, et qui témoignent de la conscience aristocratique de l'artiste, de l'écrivain, du patriote.

Réponse de M. Albert Mockel.

MESDAMES, MESSIEURS,
OU PLUTÔT CHERS AMIS !

Vous devinez l'émotion qui m'étreint. Mais je veux vous dire ma gratitude, et la joie fière que j'éprouve en voyant autour de moi de si vieilles amitiés et de si nobles sympathies. D'autres compagnons fraternels, dont nous n'apercevons point les visages, sont ici pourtant, car notre pensée les appelle. Ils nous ont écrit des diverses villes de Belgique, et de Paris, d'Arles en Provence, de Tunis, de Londres, de St-Petersbourg ; et je sens leur présence invisible, puisque le souvenir les place parmi nous. Toute ma patrie passionnément aimée, je la découvre donc ici, vivante et comme résumée en ce qu'elle a de plus précieux. Soyez remerciées, Mesdames, vous qui en êtes le charme suprême, la grâce avec l'esprit, la tendresse et la fantaisie ; et vous, Messieurs, qui en figurez la volonté intelligente et la méditation.

Permettez moi de nommer parmi vous les *Amis de l'Art wallon* et toi, mon cher Xavier Neujean, que je connais depuis l'enfance ; la *Fédération des Artistes wallons* dont vous êtes, mon cher Gilbert, le porte-paroles cordial ; les *Amitiés françaises* que votre activité repré-

sente si bien, mon cher Jennissen ; vous tous, les organisateurs de cette fête, et vous, Charles Delchevalerie, Isi Collin, amis excellents, nobles frères d'armes, Et je veux vous remercier particulièrement aussi, vous qui êtes venus de très loin m'apporter votre sympathie fraternelle, Georges Marlow, Maurice Wilmotte, Dumont-Wilden, Virrès, Edmond Glesener, Gérard Harry, force et richesse de notre langue française, et toi, cher et très grand Verhaeren, qui a si chaleureusement accepté de présider cette réunion et qui l'as fleurie de ta gloire.

Mais ce n'est pas en mon seul nom que je dois parler aujourd'hui. En vérité, ce serait méconnaître la valeur morale de cette fête, que d'en accepter l'honneur pour moi seul, et de n'y voir qu'un glorieux mais excessif hommage adressé à un homme !

Non, vous n'êtes pas venus pour célébrer un homme. Ce qui nous réunit ce soir, c'est une plus haute mission. Vous et moi, tous d'un même cœur, tous d'une même foi, nous voulons exalter une idée.

C'est peu de chose qu'un ruban, — c'est encore moins qu'un homme... Mais dans celui qui me fut si gracieusement donné, vous avez su voir un symbole : celui de l'amitié réciproque qui nous unit à la France.

En France, un Wallon se sent aussitôt à son aise, comme chez lui. Parmi ses frères de race et de langage, il devient très vite un frère d'adoption. On ne souhaite nullement, d'ailleurs, qu'il oublie son pays natal. On lui sait gré de demeurer Wallon ; on ne l'en estime que davantage.

Au rebours de certaines nations, la France ne prétend pas s'assimiler les cœurs par la contrainte. Ne lui suffit-il pas de sa douceur persuasive ? Ne lui suffit-il pas de son magique rayonnement ?

Mes amis, saluons la France au cerveau toujours en travail ; aimons la France au grand cœur toujours frémissant.

Il est un souvenir que des citoyens belges ne peuvent négliger sans ingratitude. Quand les armées hollandaises envahirent notre terre, on put croire que notre indépendance encore si jeune, encore si fragile, allait être anéantie à jamais. L'Allemagne acclamait déjà notre défaite. L'Angleterre, plus sympathique, nous soutenait de ses vœux, mais ne bougeait pas. La France n'hésita point. Elle seule vint à notre secours ; pour chasser nos ennemis, elle donna le sang de ses enfants... Ce pays où nous sommes lui doit d'exister comme nation. Elle nous a fait le don magnifique de la liberté !

Les Flamands furent nos frères en ces heures tragiques. Nous avons combattu coude à coude, et nous ne l'oublions pas. La Belgique tout entière était libérée ; tout entière, elle formait une patrie. Depuis lors, des difficultés sont survenues, nous avons trouvé en Belgique des adversaires — non dans le vrai peuple flamand, mais dans une minorité fiévreuse qui entraîne avec elle la masse aveugle et sans pensée. Sachons rendre justice aux hommes que nous combattons avec le plus de force : c'est avec raison qu'ils ont soutenu les droits de la langue flamande, lorsque ces droits ont semblé méconnus. Mais ceux qui se disaient hier les vaincus sont devenus aujourd'hui de terribles vainqueurs. Non contents d'opprimer chez eux l'intelligence, ils prétendent régner chez nous... C'est à nous de nous lever pour la défense sacrée, et de crier aux flamingants : « Vous n'irez pas plus loin ! »

J'é suis particulièrement heureux de voir parmi nous le grand poète qui nous préside, — le grand Flamand Emile Verhaeren. Peut-être est-il venu surtout par amitié. Mais il n'ignorait point notre ferveur pour la culture française. Messieurs, si vous l'avez appelé, et s'il a accepté aussitôt en un grand élan fraternel, c'est qu'il ne devait pas trouver ici des ennemis de sa patrie.

Que la mauvaise foi se déchaîne à loisir : son mensonge périra par son absurdité. Non, il n'y a pas en nous de basses pensées, — nul sentiment hostile à l'égard des Flamands !

C'est cela qu'affirme ta présence, mon cher Verhaeren. Elle signifie notre commun amour pour la beauté, pour la justice, pour l'harmonie ; elle atteste qu'en Flandre ainsi qu'en Wallonie, les cœurs les plus fiers sont émus, les âmes les plus hautes frémissent lorsqu'il s'agit de notre langage, de notre culture. Les livres de Giraud, de Charles van Lerberghe, de Maeterlinck, d'Elskamp, de Dumont-Wilden, de Virrès, de Verhaeren ne sont-ils pas de splendides victoires remportées par la langue française ? Messieurs, et vous Mesdames, admirons la Flandre qui produit de telles œuvres et de tels hommes. Admirons la patrie d'Emile Verhaeren.

Et maintenant, je suis plus à l'aise pour dire quelle secrète émotion nous fait frissonner quand nous pensons à la Wallonie. Chère petite patrie, « pays des bonnes gens » comme l'appelait Grétry, est-il au monde un lieu où les cœurs soient plus francs, où les âmes soient plus libres et parlent d'une voix plus intime, plus pénétrante, plus intense ? Pays du génial Josquin Després, pays du noble Lassus, du tendre Grétry, de l'angélique César Franck, patrie de la musique ! Pays d'Aucassin et des *Quatre fils Aymon*, pays du *Lai de l'Ombre*, terre de poètes ; pays de Nicolas Defrecheux et de Fernand Severin, de Vrindts et d'Hector Chainaye, terre nostalgique... Pays de Roger de le Pasture qui fit palpiter la « douleur » — de Rops qui fit se crispier la passion, — et d'Auguste Donnay dont la joie s'extasie dans la vivante nature... Pays où Constantin Meunier, en ses mâles strophes de bronze, affirme l'énergie d'un peuple qui ne se rendra jamais ; pays où Victor Rousseau agrandit le domaine de la grâce, — Rousseau par qui le marbre a chanté les mélancolies du songe et le ravissement d'aimer !

Ce qui m'apparaît au seul nom de la Wallonie, je le trouve suggéré par le titre de votre dernier livre, mon cher Delchevalerie ; ce qui m'accueille ici, ce sont des *Images Fraternelles*. De toutes parts elles m'environnent, et je ne sais plus si elles sont venues de ce qu'ont rencontré mes yeux, — ou si, peut-être, elles ont jailli de moi afin d'exprimer tout mon être.

Pays de fraternité... Patrie où l'on sait aimer... Mais parce que nos cœurs sont prompts à vibrer, ils se défient d'eux-mêmes, ils mesurent leurs élans. Ils ne savent point mentir ; mais ils ont appris quel est le charme du silence, lorsqu'il écoute et qu'il attend, lorsqu'il sourit déjà de ce qu'il ne veut point dire.

Comme votre *Sisyphé*, mon cher Isi Collin, notre sentiment mêle un peu d'ironie à la tendresse. Nous ne sommes pas en vain les fils de

la Gaule. La France se reconnaît en notre esprit malicieux. Si la langue française nous a fait don de sa clarté, la culture française nous a enseigné les grâces de la nuance.

C'est par la langue et la culture françaises que nous avons exercé notre intelligence. C'est en elles et par elles que nous avons écouté les voix de notre instinct. Le français est pour nous une nécessité vitale. Y renoncer nous paraît aussi inconcevable que de nous résigner à un éternel silence ; et quant à corrompre ce souffle limpide, quant à substituer à la noble unité du langage un bilinguisme sans pureté, — autant vaudrait, messieurs, souiller l'air que nous respirons ! Toujours nous avons parlé français ; envers et contre tous, nous parlerons français.

Mais bénissons cette lutte qui nous a révélés à nous-mêmes. En défendant sa langue maternelle, voici que tout à coup la Wallonie s'est reconnue ! voici qu'elle s'est apparue en ses rêves, en ses aspirations, en sa foi. Les blessures n'épouvantent que les lâches. Si l'on frappe ce qui lui est cher, l'homme digne de ce nom se dresse avec un courage indomptable et connaît soudain toute sa force.

Nous avons connu notre force, messieurs. Elle était à la mesure de notre indignation. Lorsqu'on a menacé chez nous la langue française, nous avons senti combien était profond notre amour pour elle ; nous avons compris tout à coup la valeur du trésor qu'on mettait en péril.

Le français, ce n'est pas seulement une langue ; c'est un mode de sentir et de penser. Il n'est point d'idées sans images et sans mots. Attenter au langage, c'est atteindre l'âme elle-même qui voudrait s'exprimer.

Nos âmes, ce me semble, ont quelque chose à dire.... Quoiqu'on fasse on n'étouffera point leur cri.

Le français apprend à envisager les choses, à scruter les idées avec précision, à ne se point satisfaire d'un à-peu-près. Pour la pensée, la langue française est une école de probité, car la netteté du langage est ennemie des faux-fuyants. C'est en français, sans doute, qu'il est le plus malaisé de mentir.

Mais il y a plus encore, et nous le savons bien. La culture française a recueilli les eaux de la source sacrée qui jaillit autrefois en Grèce — source divine de l'Ordre et de la Beauté, source divine de la Liberté ! Le plus vaste courant de la civilisation est né de ces eaux merveilleuses. Se confier à elles, c'est mouvoir son esprit parmi les plus nobles images, là où la force est pareille à la grâce, où l'Harmonie devient la suprême clarté. C'est unir son effort aux efforts innombrables des générations passées et des générations de demain ; — c'est être un flot vivant de ce fleuve grandiose qui traverse les siècles, emportant vers la destinée les paroles et les songes des hommes...

Ce discours de haute et généreuse pensée, dit avec une conviction énergique, et dont la péroraison d'une si belle éloquence fut saluée d'une longue ovation, terminait la partie oratoire du banquet. Celui-ci se prolongea en causeries cordiales ; tous les participants en garderont un profond et lumineux souvenir.



Une ville wallonne, Bouillon, à la fin du dix-huitième siècle

par Louis Boumal.

Le gouvernement de Liège ayant suspendu la publication du *Journal Encyclopédique* (1759), Pierre Rousseau qui en était propriétaire transporta ses presses, à Bruxelles d'abord (1759-1760), à Bouillon ensuite.

L'administration du duc Emmanuel-Théodose lui assurant dans cette ville la publication de sa feuille, il s'y fixa définitivement, en sorte que le duché de Bouillon abrita, jusqu'à la révolution française, l'organe officieux du mouvement philosophique.

La situation de la petite ville sur les frontières liégeoise et française assurait d'ailleurs aux livres imprimés dans ses murs une diffusion rapide. Un courrier venu de Paliseul y faisait halte chaque matin, avant de pousser jusqu'à Sedan et s'y arrêtait encore au retour ⁽¹⁾. Le service postal fonctionnait ainsi d'une façon régulière.

Le duc de son côté défendait contre toute atteinte l'indépendance de ses sujets. S'il arrive, comme en décembre 1764, que les magistrats français saisissent sur le territoire du duché des livres suspects, il manœuvre si bien à Versailles, qu'il obtient du roi la restitution des volumes ⁽²⁾. Sous son règne, l'entreprise de Rousseau eut tôt fait de prospérer.

(1) Voyez Archives Communales : E. E. 28 ; manuscrit de GRÜNWARD, collaborateur de Rousseau, intitulé : *Notice sur la typographie bouillonoise* et daté de 1825.

(2) Archives Communales : G. 21 : *Copie de la lettre écrite de l'ordre de S. M. Très Chrétienne à S. A. Mgr le duc de Bouillon par M. le comte de Saint Florentin, ministre et secrétaire d'Etat, ayant le Département de la librairie, datée de Versailles, 30 janvier 1765.*

Pierre Rousseau « de Toulouse » comme on disait à l'époque, auteur obscur d'une comédie en vers libres intitulée *Les Méprises*, louée par Fréron dans l'*Année littéraire* (1), devait mieux réussir comme publiciste. Son *Journal encyclopédique* fut en effet un des organes les plus répandus et les plus influents du siècle, influence qu'il tint de collaborateurs tels que Champfort, Voltaire et les Encyclopédistes. S'il eût continué de paraître à Liège, il nous eût fort exactement renseignés sur le mouvement intellectuel qui agitait alors la principauté. C'est un des moments glorieux de son histoire, l'époque où Hamal fait exécuter ses opéras par fragments, où Grétry s'instruit dans les maîtrises. Alors l'aristocratie travaille à l'élaboration du *Théâtre Lidjwès*, tandis que Duvivier et Demarteau portent à Paris la technique précise de la gravure liégeoise.

Rousseau devint vite un admirateur de Hamal, à propos duquel il résuma son opinion sur Liège : « Si l'émulation eut été » proportionnée au génie naturel des habitants de cette ville, » sa gloire dans les Beaux-Arts égalerait aujourd'hui celle qu'elle » s'est acquise dans quelques arts mécaniques. Cependant, dans » cette ville... le génie de la musique a triomphé de tous les obsta- » cles. Nous ne craignons point d'être démentis en disant que dans » cette partie des Beaux-Arts, Liège est l'émule de l'Italie. » (2)

Malheureusement le publiciste français compromit son journal par la publication d'un article sur l'éclectisme et d'une attaque contre l'immortalité de l'âme. Les ecclésiastiques s'agitèrent. L'Université de Louvain sévit et un mandement du Prince-évêque daté du 27 août 1759 obligea Rousseau à quitter la ville. On sait qu'il se réfugia à Bouillon après un court séjour à Bruxelles.

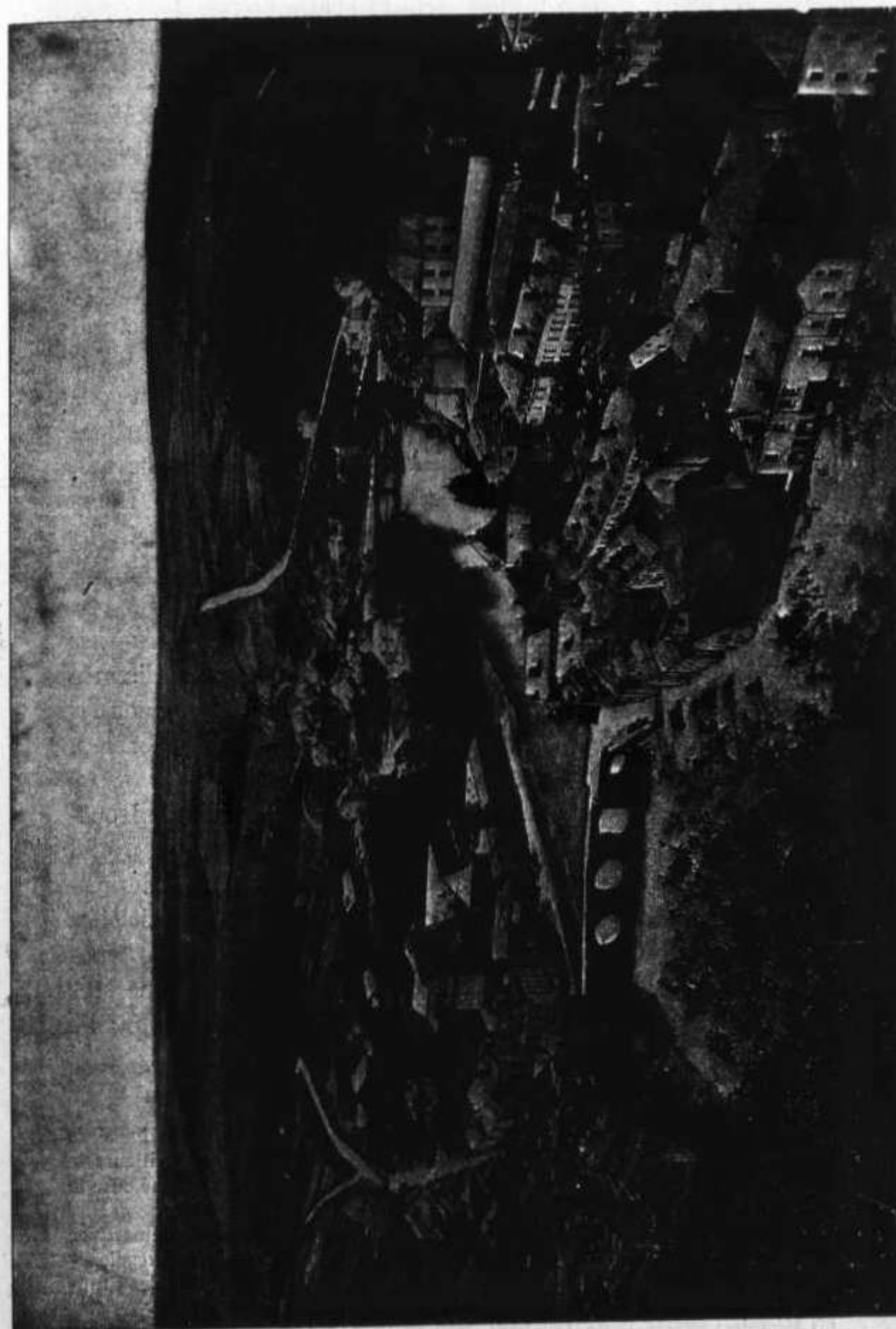
* * *

Etablis sur un sol précaire, au fond d'une vallée que submergent de fréquents brouillards, les Bouillonnais étaient attentifs à toute industrie qui les pouvait tirer d'une disette dangereuse.

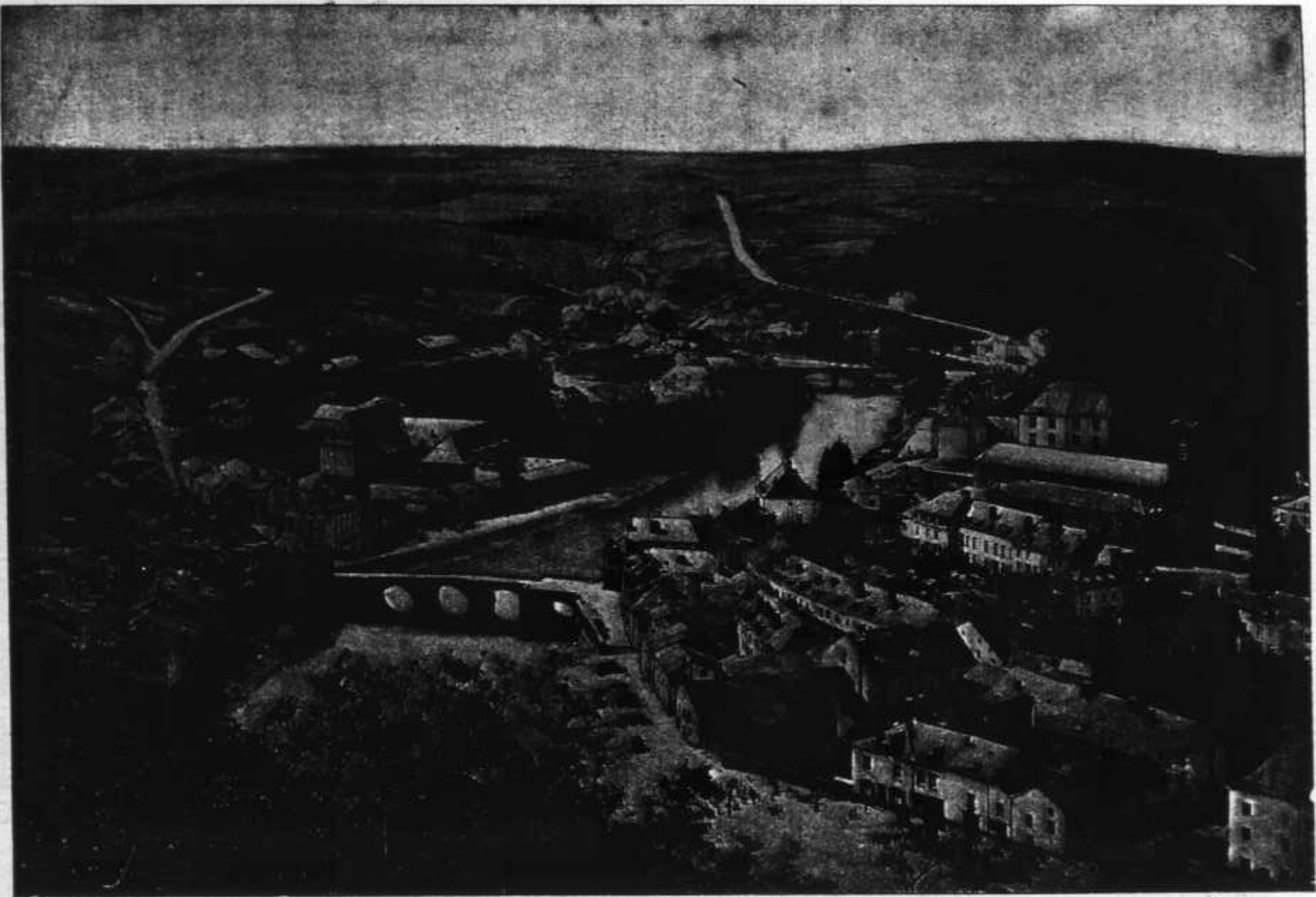
Déjà, dans le passé, avec le courageux entêtement de la race, ils avaient creusé le sol dans leurs environs, tiré d'une terre aride

(1) *Année Littéraire*, 1754, t. III, p. 58.

(2) *Journal Encyclopédique*, février 1758, t. II ; 1^{re} partie ; p. 126-128. Le *Voyage de Tchôfontaine* avait fait l'objet d'un premier article en février 1757, t. I, p. 140 à 142 ; 3^e partie ; le *Lidjwès égadjl*, d'un deuxième en mai 1757 ; 3^e partie ; t. III, p. 145 et 146.



Bouillon. — Panorama.



Bouillon. — Panorama.

Cliché du *Touring-Club*.